

Un échange

Le bouchon ne coulait pas et je l'observais depuis maintenant deux heures. Le froid cristallisait les branches nues et abattait son voile sur la prairie. Elle restait immobile, figée dans l'ombre depuis l'aube, au creux de la vallée où renonçaient les salves de lumières. Parée d'or, la cime d'un sapin resplendissait et laissait échapper le vol d'un corbeau dont le cri déchirait le silence. Perdu au milieu de la rivière, le bouton orange n'avait pas frémi, rien ne l'animait ; il était à la frontière de deux mondes qui, dans leur évanouissement, ne faisaient plus qu'un. Je remontai la manche de mon gilet et libérai le cadran de ma montre coincé entre les couches successives : l'aiguille n'avait fait qu'un tour. Les secondes se chassaient dans une course interrompue que je commençais à apprécier et leur cliquetis, comme une preuve de vie, résonnait plus fort en moi et me réchauffait. Je quittai la caisse sur laquelle je m'étais assise et marchai péniblement le long de la berge ; mes orteils engourdis se réveillaient pas après pas sous le craquement du gel qui avait tout atrophié.

Le fil tourbillonnait dans les anneaux, la bague du moulinet était ouverte et mon regard se perdait sur la partie immergée de mon appât qui, comme moi, se donnait tout entier au poisson dont la nage furtive épousait les courants. Cette nature inerte avait toujours un coup d'avance : elle décidait, alors que moi j'attendais, livrée à une patience que je cultivais depuis tant d'années, celle propre au pêcheur qui plus que les autres avait appris à espérer. Mais aujourd'hui, je perdais goût à cela, je n'y arrivais plus. J'étais comme mon bouchon : partagée entre l'envie de couler pour un dernier frisson et celle de quitter cette immensité froide que je ne savais plus apprécier. Tous les arbres pétrifiés qui m'entouraient renaîtraient au printemps et déploieraient leurs ramages dans une explosion de couleurs que je connaissais par cœur, offrant à la rivière un habit verdoyant, fragmenté à la surface de l'eau par le va-et-vient des vacanciers et les pagaies de leurs canoës.

Je saisis le manche glacé de ma canne à pêche et ramenai le bouchon jusqu'à la rive, avant de le soulever habilement par-dessus les roseaux. Je le détachai et le rangeai dans ma caisse entre les bobines de fil : peut-être pour la dernière fois, pensai-je. Ma canne enfin repliée, je méditai encore, les yeux perdus au milieu de cette immensité. Mon thé avait tiédi et ma dernière gorgée ne me procura aucun plaisir. Un thé qui ne savait plus me réchauffer, c'était comme une rivière morne ; tous deux avaient perdu leur caractère.

Le chemin slalomait le long de la berge et je manquai de tomber à plusieurs reprises. Le poids de l'âge et de cette maudite caisse me faisait vaciller, bien plus que dans mes belles années, quand mon pas décidé et souple de jeune femme prenait appui sur les rochers pour me mener à l'endroit idéal, celui repéré quelques jours

auparavant, là où les gobages des truites farios faisaient rage au milieu des nuits d'été. Il fallait se résoudre ma foi et je...merde ! Satanée racine ! Je terminai à terre. Le bonnet rabattu sur les yeux, je le relevai et ressaisis ma canne qui fut propulsée à un mètre de moi. Soucieuse que l'on m'ait vue, je pris appui sur ma caisse et je me relevai rapidement, ce fut en tout cas mon impression. Reprenant encore mes esprits, je continuai ma route et je serrai les dents : « enfin, celles qu'il me reste », rigolais-je intérieurement. Plus j'approchais du but, plus je ployais sous la charge de mon fardeau, que mon bras transmettait à l'autre quand la fatigue le gagnait. Je n'étais pas la seule, la nature environnante aussi fléchissait sous le poids de la neige et du gel. Les branches, fragiles comme du cristal, servaient de reposoir au premier rouge-gorge venu et tremblaient de froid sous les rares bourrasques qui ridaient la surface de l'eau.

Sortie du sentier, je regagnai l'asphalte à mon plus grand soulagement et je me dirigeai vers ma maison en surplomb du village. Je gravis la dernière montée et je m'arrêtai à l'entrée de mon petit jardin, exténuée. Je me délestai enfin de ma caisse et de mon sac à dos qui me lacérait les épaules puis je les rangeai précautionneusement dans ma petite cabane de bois, construite l'été passé avec l'aide de mon fils, dans laquelle j'entreposais mon attirail de pêche mais aussi, comme j'aimais le nommer ainsi, un peu de mon « cheni ». Sur le point de fermer la porte à clé, j'observai encore quelques secondes, dans l'entrebâillement, ma canne à pêche, non sans une vive émotion.

Je jetai un coup d'œil à ma montre, il était dix-sept heures quinze. Un dilemme m'assaillait puisque déjà la nuit tombait et pour rien au monde je n'allais manquer le moment de l'apéro. Le confort du canapé ou la convivialité du bistrot : je réfléchissais tout en réajustant mon écharpe de laine. La vie ne m'avait que trop bien appris, et d'autant plus à mon âge, qu'il fallait parfois se forcer un peu. Que l'on est bien chez soi, mais que le temps y passe lentement. « Un peu comme au bord de la rivière ces derniers temps », pensai-je, et cela m'attrista. Mais la liberté se cultivait, et même veuve, j'avais continué à la semer pour mon bonheur. Alors, reprise par un élan de détermination, je me mis en route vers le restaurant du village et, sur le chemin, je me convainquis d'avoir pris la bonne décision.

La pénombre était transpercée par les rayons de lumière provenant de l'auberge et je me réjouissais de revoir ma joyeuse bande. Elle diminuait au fil des ans, mais demeuraient les irréductibles. Nous avions l'habitude de nous retrouver en fin d'après-midi, plusieurs fois par semaine. C'était notre rendez-vous, notre partie de bavardages qui, après plusieurs verres d'absinthe, se terminait par l'énonciation de grandes lois générales sur l'humanité. Tout le monde s'improvisait réformateur à coup de théories révolutionnaires qui, déclamées sous l'effet de l'alcool, perdaient de leur persuasion et faisaient parfois sourire. Mais j'aimais bien cela. C'était du débat, c'était de la vie. Je préférais la parole de travers, sujette à la discussion, que le

politiquement correct de tablée qui n'avait aucun goût et se contentait de prédire la météo du lendemain.

Déjà prête à saluer mon petit monde, je poussai la porte. Je balayai la salle du regard mais, à mon plus grand étonnement, je ne vis personne. Lolo, toujours posté derrière son comptoir, séchait quelques verres et semblait ravi de me voir. Nous parlâmes un instant, peu habitués à n'être que les deux. Je regardai la salle dont la lumière plus tamisée qu'à l'ordinaire engageait à l'assoupissement. Usées par les affluences du dimanche, les chaises avaient perdu leur verni et sur les tables, les cartes des desserts gondolaient, pliées par les mains hâtives des enfants. Je renonçai à notre habituelle table ronde pour aller m'asseoir à une plus petite, près de la poutre en bois. Je déposai mon gilet sur le dossier de ma chaise et, avant de m'asseoir, je jetai un coup d'œil vers la petite salle normalement réservée aux mariages et aux banquets. Je vis alors un homme, seul, d'une soixantaine d'année, affairé à éplucher le journal sur lequel il était penché.

Songeuse, je décidai de m'approcher, espérant que ce dernier lève la tête et que j'y reconnaisse un visage familier. Feignant de lui demander où il avait pris son journal, je réussis à lui faire détourner le regard et lui lançai :

— Eh bien monsieur, en tant que doyenne des lieux, je suis perturbée. J'ai pensé reconnaître votre silhouette et mon indiscretion m'a conduite à en avoir le cœur net. À part les habitués, on ne croise pas trop de nouvelles têtes à cette heure-ci !

— Il fallait bien qu'ça arrive un jour, répliqua-t-il. Mais c'est bien la première fois que je m'arrête ici. Ce n'était pas faute de passer devant les lieux tôt le matin, mais je n'ai jamais eu le temps d'y boire un café avant aujourd'hui. Pensif, il reprit : Vous êtes bien vigousse en tout cas...la patronne en personne ?

— Un peu oui. C'est la réputation qu'on finit par se bâtir, dis-je en souriant. Si vous voulez tout savoir, je viens boire l'apéro et donner quelques coups de mains quand il y a du monde. Ça me maintient en forme. J'aime bien ça. Il faut bien de toute façon. Vous savez, il faut se forcer un peu ; on est bien chez soi mais c'est un peu long quelquefois. Je m'interrompis quelques secondes et repris : Je suis partie pêcher cet après-midi. J'y allais presque tous les jours à l'époque mais maintenant, c'est plus vraiment ça dans « mon Doubs ». J'ai perdu le goût vous savez...

— C'est désolant.

— Vous êtes arrivé au même constat...amateur de pêche je suppose ?

— J'aime la pêche, oui. Mais je n'ai pas passé le plus clair de mes journées au bord de l'eau, contrairement à vous. J'aurais voulu apprendre, mais le temps m'a toujours manqué. Il hésite, puis reprend : Vous savez madame, j'étais encore agriculteur il y a peu, et la retraite est arrivée. Mes deux enfants n'ont pas voulu reprendre l'exploitation, j'ai dû me résoudre à vendre la ferme familiale ; je n'avais pas le choix. J'ai travaillé dur pendant ma vie, m'occupant toute l'année et par n'importe quel temps de mon bétail et de mes champs. Dans mon dur labeur, je contribuais à la mauvaise santé de notre rivière et cela en connaissance de cause. J'étais plus préoccupé par la fin du mois, vous comprenez. Mes méthodes n'ont pas changé, ma fille m'a encouragé à sauter le pas mais je n'ai pas eu la force, ni les finances pour tout changer à quelques années d'une retraite qui me permet aujourd'hui de survivre. Vous voyez, vous pouvez me considérer comme la cause de votre passion évaporée, dit-il en baissant le regard.

— Rien n'est irrattrapable et je ne vous ferai pas la leçon, monsieur. La retraite la plus modeste, et je suis là pour vous le dire, se contente de choses simples. La nature en est une et vous l'avez toujours aimée, mais il est temps maintenant d'en profiter et de lui donner du temps. La passion jamais ne s'éteint, elle reste ardente, attendant un souffle qui la ferait jaillir en une flamme nouvelle, repris-je inspirée, et ce souffle, c'est vous qui pouvez me le redonner. Nous avons autant à nous apporter. S'il est vrai que mon envie se tarit, celle qu'il me reste, je suis prête à vous la transmettre. Et qui sait, plongée dans votre apprentissage peut-être la retrouverais-je complètement ? De toute manière, repris-je convaincue, nous nous reverrons très vite.

Poussant sur mes genoux, je réussis à me lever et j'allai ouvrir une des fenêtres qui donnait sur la rue dont le bitume mouillé reflétait la lueur d'un lampadaire. Le chant de la rivière s'élevait dans la nuit. Je pointai une petite lumière perdue dans la forêt qui semblait accrochée à la cime des sapins :

— Approchez-vous. C'est là-haut que vous irez demain, sur le promontoire, là où la vue sur le Doubs est imprenable. Car avant toute entreprise, croyez-moi, il faut prendre de la hauteur. Quand cette nature pétrifiée vous confrontera à son silence et à son immobilité, il vous faudra l'observer, non la voir, l'écouter non l'entendre. Quand vous serez capable de cela et que, ayant perdu toute notion du temps, vous serez témoin du déclin du jour, c'est que vous aurez « le temps ». Ne vous pressez pas ! Surtout pas. Quand vous vous sentirez prêt, je vous retrouverai devant ma cabane en bois...

'Jerome Kiech', Jérémie Koch